

nous avons lu... ■ nous avons



Pinocchio Robinson, pour une éthique de la lecture. Alberto Manguel, L'Escampette éditions, 2005, 76 p., 12€

Alberto Manguel se plaît à dire que son métier est : lecteur, et qu'il vit entouré de ses 30 000 volumes. On se rappelle son essai *Une histoire de la lecture* paru en 1998, prix Médicis Essai, dont nous avons rendu compte dans nos colonnes (A.L. n°62, juin 1998, p.9).

Pinocchio Robinson regroupe trois textes déjà publiés, de façon séparée et plutôt confidentielle.

Comment Pinocchio apprit à lire est le texte d'une conférence, d'une vingtaine de pages.

A. Manguel y livre une lecture de l'œuvre de Collodi qui voit dans l'éducation de Pinocchio et son apprentissage de la lecture une illustration parfaitement concordante avec les résultats produits par nos systèmes éducatifs : les premiers apprentissages du déchiffrement ne permettent pas de dépasser la lecture de surface, la superficialité des mots et n'amènent pas à être lecteur. Il y faut d'autres voies. Ce n'est pas sans rappeler le fameux « beaucoup d'épelés, peu de lus » de Sainte-Beuve relativement au sort fait aux livres. On voit que la société de Pinocchio et le statut qu'elle confère à l'écrit et à la chose intellectuelle « engendrent

une série d'obstacles quasiment insurmontables à l'acquisition de la lecture. »

Ce premier texte se veut un plaidoyer pour la lenteur, la profondeur, l'épaississement de la lecture, comme on parle d'épaississement d'une sauce qu'on tourne doucement à feu doux, sauce qui va prendre du liant, du goût, qui va donner sens au plat. On se surprend d'avoir envie de lire (ou relire et peut-être lire autrement) Pinocchio, que la version dévoyée de Disney a ramené au rang d'historiette et d'aller y voir au-delà des mots, comme le ferait Pinocchio dans une suite que Collodi n'aura jamais écrite, car, passé « l'apprentissage de l'alphabet et celui de la lecture superficielle, Pinocchio est enfin prêt à apprendre à lire. »

La bibliothèque de Robinson est également le texte d'une conférence, d'une trentaine de pages.

Une première partie est consacrée au Robinson Crusoe de Daniel Defoe. Alberto Manguel analyse le comportement de Robinson à travers la lecture que celui-ci fait du seul livre sauvé utilisable par lui, la Bible : un outil de prescription et de consultation. Au contraire de l'utilisation que peut en faire un lettré : un « livre de pouvoir » selon l'expression de Luther, c'est-à-dire un outil qui va amener à développer sa pensée, à prendre du pouvoir sur sa vie, à comprendre le monde et les hommes. Manguel approfondit par cet exemple sa définition du « vrai lecteur », nommé dans nos écrits « lecteur expert », « lecteur savant ». Ce lecteur fait l'effort de réfléchir à sa condition et à ce que signifie son désir de devenir plus humain.

La seconde partie montre pourquoi et comment le Web, de par sa nature et son fonctionnement est antinomique avec le « vrai lecteur » ; le Web est un territoire d'oubli, d'immédiateté, de déracinement des savoirs, symptôme et conséquence du délitement de la pensée.

Incidemment, on remarquera qu'Alberto Manguel encourage à la création d'outils électroniques qui contrecarrent ce fonctionnement actuel du monde numérisé, car « nous ne gardons plus trace de la genèse de nos créations intellectuelles » : qu'il se rassure, nous y travaillons, après la production du logiciel Genèse, dès les années 90, la plate-forme 2 d'Idéographix reprendra le concept de Genèse pour le moderniser et l'amplifier.

Vers une définition du lecteur idéal porte en exergue la citation suivante de Buffon : « Au lieu de chercher à faire une définition de la vérité, cherchons à faire une énumération. » En vertu du fait qu'un concept se construit en constituant le paradigme d'un grand nombre d'exemples et de quelques contre-exemples, Alberto Manguel liste, au fil de 9 pages, 66 phrases et aphorismes qu'il convient de lire, de relire, avec lenteur ; humour, culture, légèreté et profondeur au rendez-vous. Deux exemples :

« Le lecteur idéal n'éprouve aucun intérêt pour les écrits de Michel Houellebecq. »

« Robinson Crusoe n'est pas un lecteur idéal. Il lit la Bible afin d'y trouver des réponses. Un lecteur idéal lit un livre pour trouver des questions. »

Thierry OPILLARD ■■■



Un dyslexique ou un mauvais lecteur - Le grand malentendu. Jean-Paul Martinez, Montréal : Éditions Nouvelles - 2003 / Coll. Éducation et Éducation spécialisée. 212 p.

Jean-Paul Martinez est professeur de Sciences de l'Éducation (orthopédagogie) à l'Université du Québec à Montréal et directeur du groupe de recherche LIRE (www.er.uqam.ca/nobel/lire/) dont les préoccupations, les méthodes et les résultats sont proches des travaux de l'AFL. Son dernier livre est directement issu de son Habilitation à Diriger des Recherches soutenue en 2000 où il expose quelques-uns des travaux de recherche qu'il a menés dans le cadre de son parcours universitaire.

Plusieurs parties de natures différentes composent l'ouvrage. On commence par une description des différents modèles de lecture et de leurs influences à la fois sur les programmes officiels et sur les pratiques pédagogiques à l'œuvre dans les écoles. On notera avec intérêt le rappel du *Nouveau Programme de Français* mis en place dès 1979 au Québec, qui était sans doute suffisamment ouvert pour permettre des entrées multiples dans l'apprentissage de la lecture, en particulier en donnant la possibilité de se centrer sur l'étude du sens des textes comme des intentions et/ou des stratégies des lecteurs. L'auteur expose ensuite quelques-uns des facteurs susceptibles de faciliter une entrée réussie dans l'écrit : une partie très intéressante est ainsi consacrée au rôle de la famille dans les apprentissages avec une insistance très

appropriée sur la nécessaire et profitable articulation famille/école.

Au-delà de ces rappels théoriques et présentations de recherches - passages obligés dans un ouvrage de ce type mais toujours utiles pour se situer dans les débats bien connus sur la lecture - on trouvera dans cet ouvrage un discours fort salubre sur un débat récurrent : la dyslexie. Ce qui est bien explicité dans cet ouvrage, c'est la mise en perspective de la notion même de dyslexie en fonction non seulement du modèle théorique de la lecture et de son apprentissage, mais dans le même temps, de la discipline scientifique de référence de n'importe quel participant à ce débat. On voit ainsi se construire de manière très formalisée - par exemple par l'emploi de tableaux récapitulatifs - une cohérence redoutable dans les propos tenus (et qui n'est pas nouvelle, le débat faisant rage depuis des décennies...) par les différents acteurs, y compris par les pédagogues dont se revendique l'auteur. Et tout ceci devrait être connu par les acteurs des systèmes éducatifs, pour ne pas être victimes du débat qui se déroule autour d'eux, pour pouvoir y participer en comprenant les enjeux, l'histoire, et éventuellement, pour que les pédagogues puissent y intervenir en rappelant, comme le fait Martinez, que la notion même de dyslexie et qui plus est son emploi massif qui a cours actuellement, est particulièrement sujet à caution et tributaire du type d'apprentissage qui est entrepris.

On l'aura compris, ce livre, par l'énergie qu'il suscite chez les tenants de la pureté grapho-phonologique et pour le renfort qu'il apporte aux autres, devrait être lu par le plus grand nombre.

Denis FOUCAMBERT ■■■■



Favoriser la réussite en lecture : les MACLÉ. André Ouzoulias, Co-édition Retz / CRDP De Versailles / Coll. Comment faire ? 2004 - 256 p., 16,50€

MACLÉ : Modules d'Approfondissement des Compétences en Lecture Écriture. Il s'agit d'un dispositif visant à mobiliser les ressources humaines d'une école (membres du RASED, directeur déchargé, aides éducateurs,...) pour encadrer des groupes de besoin, sur une période de 3 semaines, dans une action intense et continue, au service de l'amélioration des performances de lecture des élèves. Le nombre d'élèves peut varier de 18 bons lecteurs à 4 ou 6 faibles lecteurs. Ces groupes sont plutôt ciblés sur le CE2 à partir des résultats des évaluations nationales (et l'établissement des PPAP) mais des exemples sont donnés en cycle 2 et en 6ème. L'ouvrage se veut un repère pour des équipes qui souhaiteraient mettre en place ce type de dispositif.

Les activités proposées concernent la compréhension des textes, l'appropriation du système orthographique et le traitement des groupes de mots et des phrases ainsi que la production de textes, sur laquelle l'auteur insiste à plusieurs reprises comme l'activité qui permet de développer des compétences leviers. Un programme d'activités est conçu pour chaque groupe en fonction des besoins diagnostiqués lors d'évaluations. L'emploi du temps des classes est reconstruit pour le fonctionnement des MACLÉ.

Une cinquantaine de pages est consacrée aux « outils », description détaillée



Une histoire de l'édition à l'époque contemporain.

Élisabeth Parinet, Le Seuil, 2004, 489 p., 11,50€

Agrégée de lettres classiques et diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, Élisabeth Parinet enseigne l'histoire du livre à l'École nationale des chartes.

À partir de 1789-1799, on assiste à une évolution de l'édition française à la fois quantitative et qualitative. Pour le livre, la révolution intervient au milieu du XIX^{ème} siècle et est due d'une part à l'accélération de l'alphabétisation et d'autre part à l'évolution démographique. Ce qui entraîne une augmentation massive du lectorat : celui-ci a presque triplé en un siècle. « *L'augmentation du lectorat est le facteur déterminant qui commande toutes les autres évolutions de l'édition au XIX^{ème} siècle.* » (p.13). C'est aussi cette forte augmentation qui fait que l'édition bascule dans l'industrialisation. La production est ainsi multipliée par plus de 20 en un siècle alors qu'elle avait été seulement multipliée par trois au XVIII^{ème} siècle. Par comparaison, au XX^{ème} siècle, le coefficient multiplicateur est de 4. Mais cette forte augmentation du lectorat n'en accuse pas moins des disparités encore présentes : sociales (entre pauvres et alphabétisés), régionales (entre villes et campagnes) et entre sexes...

Au XIX^{ème} siècle, en entrant « *dans l'ère de la consommation de masse* », c'est toute la manière de travailler dans l'édition qui s'en trouve affectée tant au niveau de la fabrication que de la diffusion ou

d'activités pour une mise en œuvre dans les 3 champs concernés par les MACLÉ : l'utilisation d'outils pédagogiques (*Mon quotidien*, les fiches Lire PEMF, les fiches *les Incollables...*), des procédés pédagogiques intemporels (lecture régulière à haute voix, ponctuation d'un texte, lecture de syllabes - l'auteur préfère les syllabogrammes -, dictées de genres différents, mémorisation de mots, jeux de Memory et du pendu, classement de mots, ateliers d'écriture), des logiciels ELSA et IDÉO-graphix, LECTRA et 1 000 Mots.

Cinquante autres pages rendent compte dans le détail de leur organisation, de la mise en œuvre des MACLÉ à différents niveaux : CE1, CE2 et 6^{ème}.

L'essentiel de l'expérimentation porte sur des groupes de besoin laissant de côté les groupes de projet initialement prévus dans le dispositif, l'essentiel est de donner des outils performants pour pouvoir être efficace dans un temps différé.

La dernière partie, théorique, fait le point sur les différentes conceptions de la lecture et de son apprentissage. Le texte fait souvent références aux travaux de José Morais, l'expression « *machine à lire* » est schématisée et explicitée. Il définit alors les 5 obstacles principaux dans les apprentissages :

- ♦ L'opacité de l'acte de lecture
- ♦ La notion de mots et son écriture (références aux travaux d'Emilia Ferreiro sur la psychogenèse de l'écriture)
- ♦ La conscience des phonèmes (principe syllabique et propositions de tâches pour les élèves de GS et CP)
- ♦ Concilier décodage et lecture orthographique
- ♦ Traitement syntaxique des énoncés écrits

À partir de ces définitions, l'auteur expose les grandes lignes d'évaluations

diagnostiques permettant de constituer les groupes de besoin dont il développe la distinction avec les groupes de niveaux.

Les Maclé ont un goût de classe-lecture, mais les objectifs sont bien différents : pas de formation d'adultes, pas de réflexion sur l'acte de lire, pas d'ouverture sur le groupe social.

Cet ouvrage concentre beaucoup de travaux différents voire divergents : de l'AFL à Chauveau, en passant par Meirieu, Fayol, et Goigoux... chacun peut trouver ce qui lui convient. Les activités proposées sont souvent d'évidence mais elles ont peut être besoin d'être rappelées et énoncées clairement. Elles peuvent être pratiquées dans la classe ordinaire en dehors du dispositif. L'intérêt des MACLÉ est de nommer une forme de travail, qui fait éclater le groupe classe dans sa forme la plus traditionnelle. Le dispositif recentre les activités au service des apprentissages, il oblige à une cohérence de l'action de l'équipe pédagogique au sein d'une école ou d'un collège.

Dominique SAITOUR ■■■■

de la distribution encore. En 1850, « grâce à la mécanisation de la papeterie, de la reliure et de l'imprimerie, la fabrication des livres entre dans l'ère industrielle » (p.23).

On assiste alors à une prodigieuse mutation du monde de l'édition : « on peut parler de « seconde révolution du livre », à l'égal de celle opérée par l'invention de l'imprimerie. »

Certains craignaient que l'arrivée des NTIC favorisent une troisième révolution dans l'histoire du livre, or, il n'en a rien été dans la mesure où ces nouvelles technologies ne répondent pas à un réel besoin la plupart du temps. C'est la raison pour laquelle, nous explique l'auteur de cet ouvrage, le choix a été fait de s'intéresser à cette deuxième (et dernière en date) révolution du livre des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.

Élisabeth Parinet analyse minutieusement, dans cet ouvrage, cette deuxième révolution qui va des prémices (à la fin de l'Ancien Régime) aux derniers développements contemporains quand l'éditeur devient un acteur important de la vie culturelle. À travers quelques portraits (Ernest Flammarion, Pierre Larousse, les frères Garnier...), elle retrace l'histoire des grandes maisons d'édition alors que ce secteur est aujourd'hui marqué par la fin des familles. Elle montre combien ce milieu est en perpétuel renouvellement affirmant jusqu'à nos jours une formidable vitalité qui contredit une image d'immobilisme et de conservatisme. Elisabeth Parinet retrace ainsi près de deux cents ans de bouleversements.

Sont notamment abordés dans les chapitres consacrés à la production des livres au XIX^{ème} siècle : les rapports complexes que l'édition entretient avec la presse (complémentarité, émulation plus que rivalité), la disparité des tirages selon les domaines (recul de la poésie au profit de l'Histoire), le « raz de

marée de l'illustration » engendré par des évolutions techniques comme la lithographie ou la gravure sur bois de bout que l'on peut intégrer dans la composition typographique, sans oublier l'expansion de nouveaux domaines avec le livre pratique (qui présente en outre l'avantage d'offrir moins de risques éditoriaux que la littérature et qui concerne un public plus vaste) ou encore le dictionnaire qui reste au XIX^{ème} siècle « l'ouvrage clé de l'accès au savoir » (p.79)

Ces nouveaux centres d'intérêt déplacent également les enjeux idéologiques d'une société en pleine mutation sur le terrain du politique, du social, et de l'économique. Le choix des lectures, la manière d'éditer, de produire, de diffuser les livres sont très emblématiques d'une société en proie au doute et au questionnement, et qui expérimente de nouveaux régimes, de nouvelles manières de penser et d'agir.

Exemple avec cet inévitable phénomène de vulgarisation des connaissances (notamment en botanique, zoologie, astronomie...) : « L'engouement pour la vulgarisation scientifique s'augmente de la foi partagée par les libéraux dans la conjonction du progrès et de l'instruction : pour les penseurs socialistes, c'est la clé de l'émancipation du peuple ; pour les bourgeois philanthropes, c'est celle de l'harmonie sociale. » (pp.71-72) Les uns et les autres placent alors leurs espoirs dans l'éducation populaire qui fera, comme de juste, une large place à la vulgarisation scientifique. Le positivisme est en force et l'édition devient alors un nouveau terrain d'affrontement entre les partisans du scientisme et l'Église.

Autre exemple avec la croissance du marché du livre pour enfant qui engendre une terrible « lutte contre la lénifiante littérature enfantine des éditeurs catholiques » (p.75) Les livres pour la jeunesse reflètent eux aussi, très tôt, les luttes idéologiques des adultes et les rivalités entre

deux enseignements : laïque et catholique. Vers les années 1880, il apparaît désormais comme évident que c'est à l'école de pourvoir à la formation intellectuelle. Survient alors la question des manuels.

Un autre chapitre explique comment l'élargissement considérable du lectorat, au XIX^{ème} siècle, a rendu inévitable l'évolution des circuits qui mènent le livre de l'éditeur au lecteur. « L'Ancien Régime connaissait deux modes de vente principaux, le colportage et la librairie installée, qui définissaient en même temps deux types de contenus : le premier diffusait une littérature qu'on dira « populaire » [...] ; la seconde se consacrait aux livres nés de la culture savante. » (p.115). Est alors abordé l'histoire du développement des librairies, la création du Syndicat National de la Librairie en 1891 auquel répondent les éditeurs en créant un Syndicat des éditeurs, ce qui aboutit au fait que libraires et éditeurs soient désormais des acteurs distincts de la vie du livre.

Un chapitre s'intéresse également à la saga des grandes familles d'éditeurs comme Michel et Calmann Lévy, Hachette, les frères Garnier, Hetzel, Larousse, etc., un autre s'inquiète de l'incidence des deux guerres mondiales sur la production éditoriale... Elisabeth Parinet consacre en outre plusieurs chapitres à la très importante notion de « liberté d'expression » qui demeure au cœur des grands débats politiques du XIX^{ème} siècle et qui dépend « non seulement du régime politique, mais aussi de la morale dominante » (p.269). Et d'ajouter que la censure à la fin du XIX^{ème} siècle « a deux conséquences principales, qui expliquent le nombre relativement limité de livres interdits : la première est l'autocensure des éditeurs, la seconde est l'existence d'une littérature interdite, réfugiée en Belgique principalement » (p.251). Tout le monde garde en mémoire ces deux procès retentissants et

emblématiques de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle (Flaubert avec *Mme Bovary* et Baudelaire et ses *Fleurs du Mal*), deux procès témoins d'une époque qui éclairent bien le lien « *étroit entre morale d'une époque et censure* ». Il faudra attendre la loi du 29 juillet 1881 - aboutissement de plus de dix ans de débats - pour que soit reconnu que « *l'imprimerie et la librairie sont libres* » (p.299), ce qui contribuera à relancer la production des années 90, en attendant l'arrivée massive des procès en diffamation... Autre exemple signifiant mentionné par l'auteur : à la fin du 20^{ème} siècle, « *malgré les menaces de groupes islamistes, Les Versets sataniques, ont été publiés en 1989 par Christian Bourgeois. [...] Néanmoins, la démonstration était faite que le livre peut être un enjeu qui dépasse les frontières nationales et que ce support dont on prédit souvent la mort possède encore aux yeux de certains un pouvoir tel qu'il faut l'empêcher d'exister.* » (p.316)

Après avoir évoqué les années de l'entre-deux-guerres au XX^{ème} siècle, Élisabeth Parinet, dans la dernière partie de son livre, s'inquiète de l'entrée de l'édition dans l'ère des concentrations, à partir des années 60.

Pour tous les nouveaux éditeurs nés après la deuxième guerre mondiale - sans oublier les clubs de livres comme France-Loisirs -, la littérature a été le moteur de leur succès. Puis, l'édition en poche a connu un véritable succès : « *La multiplication des collections montre que le double système édition originale / édition de poche est devenu le mode de gestion du risque éditorial* » (p.409)

Ainsi, clubs de livres et livres de poche sont autant de nouveautés qui témoignent d'une bonne santé de l'édition en ce début de XXI^{ème} siècle. Mais cela n'empêche pas d'assister tout de même à une montée des inquiétudes avec la réalité des concentrations. En 1996, s'affrontent deux grands groupes : d'une

part Lagardère Groupe regroupant « la pieuvre verte » Hachette et des maisons comme Grasset, Fayard, Fasquelle, Stock, Hatier, Foucher, Calmann Lévy, Didier, Rageot, etc. et d'autre part le Groupe de la Cité (les Presses de la Cité, Perrin, GP, Plon, 10/18, Bordas, Nathan, Larousse, Laffont, Solar, le Fleuve noir, les Editions du Rocher, Dalloz, Laffont, etc.). Les Presses de la Cité sont victimes elles aussi d'une OPA et reviennent aux mains de la Compagnie Générale d'Électricité qui conclut un accord avec Havas puis Vivendi qui devient Vivendi Universal en décembre 2000 puis Vivendi Universal Publishing avant l'éclatement du groupe en 2002 pour s'appeler finalement Editis.

C'est en ouvrant leur capital à un grand nombre d'actionnaires que ces grandes maisons d'édition sont par conséquent devenues vulnérables... « *mais l'intérêt est que ces maisons rachetées gardent leur personnalité et leur complémentarité* » (p.413) car il ne faut pas oublier qu'elles possèdent des fonds littéraires très importants et que leurs maisons mères respectives disposent de bons instruments pour les rentabiliser... Néanmoins, au sein de ces maisons mères s'opère tout de même un tri des ouvrages les plus rentables. Les maisons d'édition sont elles-mêmes reclassées par spécialisation, ce qui entraîne une coordination plus forte des programmes d'édition et un renoncement à la concurrence entre entreprises d'un même groupe.

Mais tout ceci suscite des craintes (voir l'ouvrage d'André Schiffrin : L'édition sans éditeurs). La promotion renforcée des best-sellers s'opère au profit d'un étouffement progressif de la littérature de qualité et des sciences-humaines.

Les principales victimes de la concentration ont été les maisons de taille moyenne mais qui ont elles-aussi par-

ticipé à ce mouvement de concentration. D'où un nouvel enjeu capital pour ces acteurs dominants du paysage éditorial actuel (Hachette, Editis et le groupe des grandes maisons moyennes avec Gallimard, Flammarion, Albin Michel et la Martinière-le Seuil) : celui de contrôler les structures de distribution et de diffusion.

Et l'auteur, pour conclure, de s'interroger : « *Le livre est-il en danger de mort ou guetté par une « troisième révolution » ? Les multiples péripéties de la fin du XX^{ème} siècle et du début du XXI^{ème} siècle ne donnent pas une réponse claire à cette question récurrente dans les médias. Elles s'inscrivent encore dans une succession d'adaptations aux nouvelles règles du marché apparues au milieu du XIX^{ème} siècle* » (p.452)

Audrey DANIEL ■■■

LIVRE

Il va falloir qu'un jour je me décide à lire les livres que, depuis trente ans, je conseille à mes amis de lire.

Sacha GUITRY, Toutes réflexions faites.